

Huub Nollen, historien d'art et galeriste, directeur d'une résidence atypique en Limousin, fut surtout l'ami fervent des artistes. Frédéric Pollet, qui fut son dernier hôte à la Pommerie, lui rend un bel hommage dans les pages qui suivent.



Photo Frédéric Pollet
La Pommerie, avril 2007

*La rose et le lichen,
chronique d'une rencontre interrompue*

(septembre 2007)

Frédéric Pollet

« On n'a plus beaucoup de jours à dormir ».

André Breton & Philippe Soupault, *Les champs magnétiques*

En février 2007, je me trouvais au Maroc afin de prendre contact avec une association afin de réaliser un documentaire. L'histoire commence ici. Je reçois, vers la fin du séjour à Rabat, un appel de mon ami Gilbert Pons, qui me propose une résidence d'artiste pour le mois d'avril au fin fond de la Corrèze. Gilbert m'avait souvent parlé de cette résidence dont il est le Président. Celle-ci a été créée il y a une quinzaine d'années par Huub Nollen. Je n'ai pas hésité longtemps à lui donner ma réponse pensant que cette retraite en pleine nature ne pourrait être que positive.

Nous sommes le 2 avril. Après avoir fait mes bagages, réuni mon matériel – toiles, peintures, caméra, appareil photo – je pars au volant de ma 406 rouge et verte en direction d'Ussel afin d'y rejoindre mon ami Gilbert, professeur de philosophie dans cette ville depuis de nombreuses années. Le lendemain matin, nous rejoignons la résidence d'artistes à St Setiers, village qui se trouve à une vingtaine de kilomètres d'Ussel, sur le Plateau de Millevaches. Après un parcours sur une route sinueuse et boisée, nous arrivons à la Pommerie, lieu-dit où se situe ma demeure éphémère. Nous voilà rendus devant la porte du Directeur. La maison de Huub Nollen — une bâtisse de granit construite en 1883 — se trouve à proximité de l'atelier-logement, une ancienne grange constituée de deux parties. Le rez-de-chaussée est réservé au logement et à l'atelier, la grande salle du haut sert de lieu d'exposition.

Revenons devant la porte de Huub. Gilbert s'égosille en l'appelant. Au bout d'un certain temps, je vois une grande silhouette descendre l'escalier. Un homme d'un certain âge apparaît, vêtu d'une robe de chambre écossaise, portant des chaussons en peau de mouton. Ses cheveux gris ébouriffés laissent penser qu'il a peu dormi. J'ai tout de suite senti chez lui quelque chose de fragile. Une voix d'une grande douceur, une attitude retenue, son accent

hollandais renforçant cette impression. Un visage qui grimace, un furtif sourire, comme si, soudain, quelque chose empêchait le désir. Gilbert ne resta qu'une dizaine de minutes, juste le temps de faire les présentations car il devait se rendre à Limoges afin d'y présider un colloque.

Je prends le temps de m'installer dans ma nouvelle résidence. Une chambre un peu précaire, mais un très bel espace de travail qui donne sur un petit jardin par une large baie vitrée, j'y installe une table et des chaises. Le lieu est idéal pour jouir de la nature. En fin de matinée, Huub vient me rejoindre et me donne quelques conseils pratiques : le village le plus proche, le fonctionnement de la machine à laver... Nous faisons connaissance autour d'un whisky bien frappé. Et, le soir même, dans sa maison, un dîner est prévu en compagnie de Vincent, le trésorier, et de l'inattendu Gilbert, qui vient récupérer son sac oublié le matin. Une belle table est dressée au milieu d'un véritable capharnaüm. Des quantités d'objets, souvent insolites, jonchent le sol et recouvrent les murs. Au-dessus de nos têtes, un lustre splendide. Sur la table, sont posés des verres à bascule d'un créateur polonais, à vous donner le tournis. La soirée fut très agréable...

Le lendemain, je me mets au travail, quoique le mot « travail », ici, n'ait pas de sens. Nous y reviendrons plus tard. Le lieu me paraissant adéquat, je souhaitais me remettre à la peinture. Je pars me promener, observant les arbres couverts de lichen, les toitures parsemées de mousse, bref, une végétation qui ne peut exister que sous un climat humide. Le lichen, avec ses petits tentacules, m'évoquait les fonds marins ; ses arbres aux branches sombres habillées d'algues grisâtres me donnèrent l'idée de réaliser des « tableaux-lichen ». *J'avais écrit : « Le lichen travestit l'arbre mort et lui redonne une nouvelle vie ».*

Pendant quatre à cinq jours, muni d'un sac, j'arrache le lichen des arbres, puis, de retour à l'atelier, je le place sur des toiles, créant ainsi des paysages naturels. Durant cette première semaine, je passais régulièrement mes soirées en compagnie d'Huub et de Vincent, et faisant plus ample connaissance avec ce dernier, j'eus l'idée de le maquiller en vue de le photographier. Je le voyais comme un grand clown blanc. Je lui appliquai de la peinture blanche sur le visage, soulignant le trait de sa bouche avec un

rouge à lèvres vermillon, couleur sang. Vincent emprunta à Huub une veste d'un vert lumineux, dont il se revêtit. Parallèlement, je demandai à Huub d'enfiler un costume Armani de couleur grise. Ça l'amusait beaucoup de porter à nouveau un costume. Il faut dire qu'Huub fut banquier durant une bonne dizaine d'années. Il devait quitter les Pays-Bas en 1993 pour s'installer dans cette région sauvage, y trouver, en quelque sorte, un refuge, mais aussi la possibilité de vivre sa passion.

Il est important de signaler que suite à des études en histoire de l'art il décida d'ouvrir une galerie. Je pense qu'il a quitté la Hollande pour fuir son milieu familial, une famille très riche. Il me raconta, à plusieurs reprises, ses voyages luxueux à travers le monde, les hôtels comme le Ritz qu'il fréquenta durant son adolescence, et l'ennui qu'il éprouvait durant cette phase de sa vie. La seule exception à cette emprise était son père qu'il aimait beaucoup. Il appréciait son esprit d'entreprise – ce père qui le soutint si fort dans ses passions artistiques.

Je commence alors une première série de photographies en couleurs de Huub et de Vincent, l'un ressemblait à un milliardaire arpenteant la Promenade des Anglais, à Nice, l'autre, à un personnage sorti du film « Cabaret ».

Nous sommes le vendredi 6 avril. Huub m'avait dit qu'un de ses amis devait venir à la Pommerie, un certain Jean-Luc qui se travestit en chanteuses des années 70 — Sylvie Vartan, Dalida, Sheila... — et a le don de leur ressembler. J'ai tout de suite pensé qu'il serait drôle de le photographier aux côtés d'Huub, pour donner une suite à ma première série. Proposer, en somme, une réflexion sur la notion de double, une composition de deux personnages, et, dans chacun d'eux, révéler un autre visage, cet autre qui est davantage nous-mêmes, et avec lequel, bien souvent, nous refusons d'établir une relation. Je pensais que, pour cette nouvelle série photographique, le maquillage serait de mise pour Huub, dans le sens où, paradoxalement, celui-ci camoufle, en même temps qu'il fait surgir la personnalité de l'individu. Jean-Luc arriva dans la soirée. Un homme sans âge, avec un visage d'une autre époque rappelant celui de Buster Keaton, mais, en même temps, tout à fait contemporain. Que de paradoxes !

Nous avons passé la soirée chez Huub, rejoints par Eric, son voisin, et Vincent. J'appréciais la discrétion de Jean-Luc. Vincent devait rentrer chez lui, à Lyon, le lendemain. Huub me demanda alors de le raccompagner à la gare d'Ussel — les deux hommes s'étaient disputés durant la nuit. Une demi-heure plus tard, changement d'idée. Nous partîmes tous les quatre à Ussel, Jean-Luc souhaitant visiter la ville, ce que nous avons fait, une fois Vincent parti. Tous les trois, au cœur de la vieille ville, assis à la terrasse d'un restaurant, nous dégustâmes un plat tunisien. Huub aimait observer. Il était à l'affût de chaque situation. J'avais le sentiment qu'il regardait les gens avec beaucoup d'ironie, comme s'il était l'unique témoin d'une vie à laquelle il n'appartenait pas. Ces paysages humains, il les encadrait, puis analysait la scène en y recherchant le point d'équilibre. Il aimait à déplacer les gens – au figuré – comme s'il était le peintre de la vie qui l'environnait. « Tu vois, Frédéric, ce tableau est parfait. Le gros se trouve à droite, accoudé au comptoir, un peu plus loin, deux petits bonshommes, et au centre, le patron qui fait la vaisselle. Rien n'est à déplacer ». *Huub était collectionneur de balances. Sa maison en était envahie.*

Revenons à la terrasse. En attendant que notre plat soit servi, nous décidons, Huub et moi, de faire un tour au marché. Il y avait, un vaste étal, recouvert de vêtements de toutes sortes, la plupart réservés aux travailleurs – costumes en toile de couleur kaki, bleu ou noir. J'insistai pour qu'Huub en adopte un. Ces vêtements me rappelaient Yamamoto, le fameux styliste japonais. Huub opta pour un ensemble noir, qui lui allait comme un gant. Il était déjà 16h00, et nous avons hâte de rentrer à la Pommerie, afin de commencer les photos. Non loin de la maison d'Huub, il y a une petite carrière ; c'est un chemin étroit et encaissé, bordé d'arbres recouverts de lichens bleutés, un endroit propice à la venue des fées et autres génies des bois. Jean-Luc commença à se maquiller. Puis, ce fût le tour d'Huub. Jean-Luc excelle dans cet art. Ainsi grimé, Huub faisait penser à un acteur inquiétant. *Michèle Laveix, plasticienne, est l'une de ses proches. Originnaire de cette région, elle possède plusieurs maisons dans le village, ainsi qu'une grange qui lui sert d'atelier, non loin de la maison de Huub. Ils se sont rencontrés en Hollande, du temps où celui-ci était banquier, dans le cadre d'un projet artistique que menait alors Michèle. Quelques années plus tard,*

Huub souhaitant quitter son pays, et créer un lieu de résidence artistique, reprit contact avec elle...

Vêtus de costumes Armani, et portant, l'un un canotier, l'autre un Borsalino en toile blanche, Jean-Luc et Huub furent bientôt prêts. Nous croisâmes Michèle. Surprise par ce déguisement, elle s'écria : « Huub, tu me fais penser à Dirk Bogarde dans « Mort à Venise ! ». A quoi il répondit que c'était « Mort à la Pommerie ». Etant un peu superstitieux, ma réaction fut vive. « Huub, il ne faut jamais dire cela... ». La proximité de ces deux personnages, empruntant le chemin, avait quelque chose d'étrange : le contraste entre leurs vêtements luxueux et le paysage environnant, le décalage entre cette nature sauvage et leurs visages poudrés donnait à cette scène un aspect fantomatique. L'un se tenait droit comme un « i », son visage avait je ne sais quoi de glacial, mais dégageait une grande intensité. L'autre, plus décontracté, prenait des postures de danseur, ses yeux se métamorphosant en de larges sourires.

Suite à cette série de photographies, je compris que je m'étais fourvoyé en travaillant à partir du lichen. Souvent, après avoir photographié, je me trouve dans un état bizarre, comme si l'empreinte de l'autre persistait à travers moi. Cette sensation m'indique que quelque chose s'est véritablement passé. Ce petit texte d'un poète chinois reste gravé dans la mémoire de mon appareil photo : « Ne vise pas, laisse la flèche trouver sa trajectoire ». J'abandonnais le lichen, afin de me libérer totalement. Je pris un cutter et laminai toutes mes toiles. Par contre, je savais que ces photographies possédaient une certaine force. Huub était d'accord : « Frédéric, lors de ces prises de vue, nous avons, en quelque sorte, sauté une barrière pour nous retrouver dans un autre monde ». Aujourd'hui, lorsque je regarde des films de Bergman, « Le visage », ou bien « Les communiants », j'y vois une connexion. L'intensité des regards, le doute qui hante les personnages. Cela interroge aussi sur la capacité qu'a l'homme de se métamorphoser et nous renvoie à ce questionnement : où se situe le bien ?

Le matin suivant, nous devons raccompagner Jean-Luc à la gare, un train qu'il devait prendre aux alentours de onze heures. S'étant trompé d'horaire, nous nous retrouvâmes dans un café au décor un peu kitsch. Murs

vert vif, bouquets en plastique, tableaux aux couleurs criardes. Nous restâmes un long moment à attendre, accoudés au comptoir, assis sur de grands tabourets. Je remarquais qu'Huub avait des difficultés à trouver sa position. Vraisemblablement, il n'était pas habitué à ce genre de siège. Ses jambes flottant dans le vide, il me faisait penser à une marionnette désarticulée. J'eus l'idée de réaliser une vidéo en le mettant en scène dans cette posture. Nous quittâmes le café, Jean-Luc prit son train. Il était temps de revenir à la Pommerie.

Huub me parlait souvent d'un livre qu'il affectionnait particulièrement, « Le poète » de Y Munyol. Il aimait citer le passage où le poète parle d'une fleur : « ... J'ai dit que cette fleur, là-bas, était belle. Avec un air insaisissable, le père montra un mur de rochers sur le chemin. Dans ce mur, qui n'était, sans le moindre doute, qu'un rocher rouge quand son père le désigna, à sa grande surprise, les pétales pourpres d'une étoile du sud jaillirent avec éclat en fendant la pierre ».

Cette magnifique fleur rouge qui traverse la roche, cette magnifique fleur rouge qui naît de l'amour, cette magnifique fleur rouge qui existe dans l'au-delà, cette fleur symbolisait, pour Huub, la pureté.

Avant de nous rendre à la Pommerie, nous fîmes escale à Sornac, et nous nous arrêtàmes au café afin d'y emprunter un tabouret. Bien sûr, ce n'était pas exactement le même, nous étions comme deux enfants, ravis d'emporter l'objet qui allait servir à notre petite mise en scène. Huub insista pour que nous réalisions cette vidéo le jour même. « Frédéric, je sens que c'est le moment. Je vais placer le tabouret dans la grange (salle d'expo), et le positionnerai sous l'un des projecteurs. Je porterai le costume noir acheté il y a peu au marché d'Ussel, et le chapeau en feutre brun que tu m'as offert. Il me manque juste des roses rouges, puis ce sera parfait ». Le dimanche, il était difficile d'acheter la moindre fleur. Nous eûmes l'idée de nous rendre au cimetière de St Setiers, afin d'en chiper quelques unes. Huub ressortit de ce petit cimetière de campagne avec deux belles roses en plastique très bien imitées. Il restait encore à définir le choix de la musique. Ravel était sa première idée, puis je lui proposai une musique japonaise. Nous avons souvent parlé ensemble du buto, cette danse japonaise si bizarre où l'on a

l'impression que le corps du danseur, comme par magie, tour à tour s'allonge et rapetisse. Nous nous trouvons en somme dans un espace où le temps n'a ni mesure ni existence. La dernière étape fut le maquillage. Je lui appliquai une peinture blanche afin de souligner la géographie de son visage. Un oiseau était figuré par les rides sillonneuses et profondes de son front. Les lèvres saignaient d'un rouge par trop sensuel. Je le laissais une quinzaine de minutes en compagnie de son tabouret et de ses deux roses. Seul, au centre de cette immense pièce, il avait l'air d'un grand clown céleste, perdu dans une arène. « Frédéric, Frédéric, c'est bon, tu peux venir ! ». L'obscurité de la pièce, la pâleur de son visage, soutenues par un unique projecteur, donnaient à voir un spectacle ressemblant à une cérémonie où seuls seraient conviés les esprits de la demeure. Je m'approchais de son silence, et commençais à filmer le rituel. Il évoluait avec grâce, jouant délicatement avec les ombres, son corps se détachant sur le mur de pierre devenait l'ombre d'une ombre gigantesque. Ses mains s'ouvraient et se refermaient, faisant à chaque fois éclore une nouvelle rose. Puis, après avoir versé un peu de whisky sur l'une d'elles, il s'en rassasiait. Ce fut un moment hallucinant qui dura une petite dizaine de minutes, mais qui me parut immensément long, comme si une vie entière se déroulait devant mes yeux.

Aujourd'hui, lorsque je revisite cette vidéo, je ne comprends pas exactement ce que souhaitait exprimer Huub. Il me fait vraiment penser à un danseur de buto, dont j'avais vu la vidéo à Beaubourg (je retrouverai son nom). C'était un vieil homme qui tenait lui aussi une fleur dans les mains, qui lui aussi était maquillé, jusqu'à ressembler à une vieille femme dont les gestes étaient d'une précision déconcertante. Je pense que tous les deux sont des anges délivrant un message d'amour, sans doute le seul qui vaille. Je pense aussi que Huub s'adressait pour partie à moi, qu'il voulait me transmettre quelque chose qu'il m'aurait été impossible de comprendre autrement. Ce qui est juste ne peut trouver refuge dans les mots, ce qui est juste a lieu dans le silence. La mémoire, on ne saurait dire combien la mémoire est importante. Si nous avons tendance à vouloir oublier, c'est que nous avons peur de nous-mêmes, et nous ne serons pas capables de nous rapprocher de notre véritable moi. Seule la mémoire peut nous délivrer de nos anciennes peaux, et nous permet de nous rapprocher de la conscience, de ressentir pleinement ce qui nous est donné et ce que nous donnons.

Au milieu de mon séjour, j'avais écrit un texte au sujet de Huub, que je lui avais d'ailleurs lu : « Je me travestis pour ne pas faire semblant, aussi pour « vous » dire que je ne vous ressemble pas. Je porte un costume Armani pour vous signifier que j'étais vous-mêmes ; aujourd'hui, ce costume n'est plus sur moi, mais avec moi. Ce costume n'est plus qu'une relique, ma peau est neuve, je ne suis pas apparences... Mon visage est maquillé, mes lèvres sont rouges, je vous tends une fleur, je vous montre une œuvre, je vous donne à voir ce que je suis. Je vous donne à voir l'incompréhensible, c'est-à-dire le fond des choses, la vie même ».

Depuis mon arrivée à la Pommerie, une bonne dizaine de jours s'étaient écoulés, mais ceux-là étaient les plus importants. J'avais la certitude d'avoir créé une œuvre exceptionnelle, une œuvre appartenant aussi bien à Huub qu'à moi-même. En fin de compte, l'exposition était faite. Il ne restait plus qu'à la mettre en scène. Les jours qui suivirent, je n'avais plus goût à rien. Il s'était passé quelque chose qui me dépassait totalement, et me trouvais face à un grand vide. Ce mois d'avril 2007 était étonnement beau. Au creux de la vallée, les vaches rousses semblaient heureuses. Je contemplais leur manège. Je pouvais regarder ce spectacle pendant des heures. J'écourtais ces délicieux moments rattrapé par mon inquiétude. Bien souvent, la difficulté de l'être réside dans cette impossibilité à rester muet, et de l'incapacité à se fondre dans le paysage. Les jours se succédaient. Le temps n'avait plus le même relief, comme si tout avait été dit.

L'un de nos grands plaisirs, à Huub et moi, était de nous rendre au village en voiture, en prenant les virages à toute allure. Il aimait citer un court-métrage de Claude Lelouch, où un homme devait rejoindre son amie, et, pour ce faire, traversait Paris à fond les manettes. Il trouvait cela sans doute très poétique. La vitesse rend ivre. Tout devient flou autour de nous. Nous sommes dans un monde sans forme, un monde qui ne peut être que meilleur...

Un soir, nous fûmes invités par le voisin, Eric, un petit homme d'une cinquantaine d'années, qui, la plupart du temps, circule en compagnie de sa brouette. C'est un bricoleur né. Il a acheté la maison voisine il y a peu et souhaite en faire un petit Beaubourg. Il déteste ce qu'on appelle le style

rustique. Nous passâmes une soirée assez amusante où Eric nous fit tout un discours sur la notion de travail : « Un artiste ne travaille pas, il s’amuse. Les artistes sont des jouisseurs et c’est tant mieux ! ». Alors, je lui demande : « Qu’est-ce que le travail ? ». « Celui qui travaille, c’est celui qui perd son temps, c’est-à-dire quelqu’un qui est employé, que l’on exploite – on emploie son temps ». « Alors, Eric, toi aussi, tu es un artiste ? ». « Oui, en quelque sorte, car je décide de mon emploi du temps ! ».

Tout ce que l’on décide véritablement n’est pas travail mais passion. Je suis agacé par le milieu de l’art. Combien de fois ai-je entendu, avec un ton sentencieux : « je travaille ». Il est intéressant de remarquer combien ce milieu, « ce réseau » (terme encore mieux approprié) est conventionnel et d’une arrogance presque généralisée ; cette puanteur que l’on appelle la morgue ! Plus tard, Eric tomba dans une forme de délire : « J’aime le film « Voyage au bout de l’enfer », ce rapport à la mort, aller jusqu’au bout. Ce personnage qui, durant la guerre du Vietnam, joue chaque jour sa vie (roulette russe), etc... ». Huub et moi n’avions pas envie d’entendre ses propos qui devenaient de plus en plus morbides, quoique que nous comprenions très bien ce qu’il voulait dire. Nous avons écourté la soirée, il était quand même plus de trois heures du matin...

Un artiste, Marc X, était aussi invité à la Pommerie, et son arrivée imminente. Un garçon discret, sympathique, peut-être un peu trop timide.

De longues discussions avec Huub furent nécessaires afin de mettre en scène l’exposition. Ces échanges avaient lieu au moment de l’apéro. Huub eut une idée formidable : réaliser un rouleau photo qui partirait du mur et traverserait la pièce. J’appelais le photographe d’Ussel, le questionnait sur la faisabilité de ce projet. Il me répondit qu’il était possible de réaliser un rouleau d’une longueur de seize mètres, c’est-à-dire une suite de dix-neuf photographies de 60 cm par 80 cm, dimension parfaite puisque la grange (lieu d’expo) faisait exactement seize mètres de long ! Le rouleau, arrimé au mur à une hauteur de deux mètres, se déviderait sur le sol. Le story-board géant de Huub et de Jean-Luc. Nous choisîmes aussi trois photographies couleur représentant Vincent portant une veste d’un vert vénéneux et ayant le visage maquillé. Cela constitua un triptyque que nous allâmes placer dans la maison

d’Huub. L’emplacement était prévu à cet effet depuis longtemps : Huub avait divisé le mur de son salon en trois parties, à l’aide de fines baguettes de bois, fixées au mur par Vincent, trois mois plus tôt. Cette mise en scène, la dimension de l’espace, sa pré-installation, tout semblait prémédité...

Le mariage entre les objets, les lieux et les êtres est parfois effrayant, comme si l’ordre des choses avait été organisé par avance. Serions-nous les instruments d’une entité supérieure ? J’ai souvent réfléchi à cette notion de destin. Il y a une bonne vingtaine d’années, j’avais réalisé un jeu d’échec en terre rouge et blanche où j’opposais deux mondes : les pions blancs représentant le monde réel, les rouges, l’irréel. Je constatai qu’il était impossible de sortir des limites de ces territoires, si marginal soit-on. Ce rectangle sur lequel nous décidons de placer tel ou tel pion est incontournable. Si nous sommes dans la marge, nous disparaissions. Tant que nous évoluons sur cette surface, nous existons, nous sommes maîtres de notre destin, mais cela provoque une sorte de torpeur, car nous ne pouvons pas nous soustraire à celui-ci.

Gilbert passa me voir. Je crois me souvenir que c’était un mercredi après-midi. Nous avons besoin de nous retrouver en tête-à-tête, afin que je lui raconte mes diverses impressions durant ces quinze premiers jours passés à la Pommerie. Après quoi nous rejoignîmes Marc et Huub. Ce dernier proposa à Gilbert de visionner la vidéo « Huub et les roses ». Gilbert resta muet tout le long de la durée du film, semblant découvrir, à travers ces images, un nouveau visage. Il était visiblement troublé par la métamorphose. Huub, de son côté, aimait voir et revoir cette vidéo, et, immanquablement, il pleurait. Ses pleurs étaient davantage des sanglots, il sanglotait... J’intitulai notre vidéo « La rose » ; je dis « notre », « cette », « la », « sa » vidéo, car j’avoue ne pas savoir à qui elle appartient...

Huub pouvait faire irruption à tout moment, que je sois dans mon atelier ou bien aux alentours, à tel point qu’il avait pris, à mes yeux, une consistance immatérielle : il était indivisible du lieu, chaque recoin lui étant, en somme, consacré. Parler avec lui était un véritable bonheur ; sa délicatesse, sa pertinence, tout en lui était subtil. J’avais l’impression qu’il me connaissait plus que je ne me connaissais moi-même.

Ce mois d'avril fut particulièrement magnifique. Au début de mon séjour, il neigeait, puis le soleil ne cessa d'inonder les jours. La lumière a parfois quelque chose d'insoutenable tant elle met en relief le dehors et le dedans des êtres et des choses. Le paysage corrézien n'a rien d'exceptionnel. Une nature qui peut faire penser à la Bretagne par le lichen, le granit et l'ardoise, mais qui n'a pas pour autant son charme. Rien ne relie cette région aux autres régions. Peu de transports, pas d'agence de tourisme. Nous sommes sur le Plateau de Milles Vaches, le plateau des mille sources... Un secret n'est pas livrable, il réside en lui-même. Cette région est à cette image : elle réside en elle-même.

J'avais l'intention de photographier Huub au milieu des lichens ; au début de mon séjour, j'avais repéré un endroit non loin de sa maison. Un verger en friche envahi d'arbres couverts de lichen. Huub, vêtu de noir, se hissa sur l'arbre tentaculaire, tenant, dans sa main droite, les deux roses : contraste saisissant entre les lichens et les fleurs, comme s'il se trouvait au centre de l'énigme.

Nous sommes le 20 avril. Nous devons aller chercher Nathalie à la gare d'Ussel, et, dans le même temps, récupérer nos seize mètres de photographies. Nathalie est une danseuse, qui fait partie d'une compagnie grenobloise, très inspirée par la danse buto – femme-enfant de quarante ans, au corps d'adolescente. Comme beaucoup de gens de sa génération, elle aime les produits bio ; dès son arrivée, elle souhaita en faire provision. Nous allâmes donc à l'Intermarché proche de la gare. Elle héla un des employés, ne trouvant pas le rayon où se nichaient ses produits miracles. Je trouvai son attitude charmante. « Nathalie, c'est une région sauvage où il y a des lynx, des renards, et même des ours ! ». Huub alla jusqu'à lui dire qu'il nous arrivait de prendre le thé avec ces derniers. Une fois rendue à la Pommerie, Nathalie découvrit sa nouvelle salle de répétition : la grange, espace idéal pour une danseuse – immense parquet flottant de cent cinquante m². Aimant la solitude et les grands espaces, elle était comblée, hormis pour les ours qu'elle n'eut malheureusement pas la chance de rencontrer...

J'avais pour projet de la filmer dans ce cadre et la nature alentour.

Huub n'était pas un lève-tôt. En général, il ne sortait pas avant midi de sa tanière. Il m'expliqua que c'était familial, qu'une de ses sœurs avait à peu près le même rythme – impossible de dormir la nuit ! « Alors que fais-tu ? ». « Je regarde des films, je vais, je viens. Parfois, je reste assis à ne rien faire. J'écris... ».

Huub aimait voir et revoir le film « Cabaret » de Bob Fosse. Ce film était pour le moins ambigu, en adéquation parfaite avec les photographies que j'avais prises durant le temps de ma résidence.

Une fois que Nathalie eût trouvé ses repères, Huub et moi installâmes le rouleau de photographies. Nous étions impatients de voir le résultat : « Venez ! Venez voir ! » cria Huub. « C'est formidable ! C'est Gilbert and Georges ! Mais c'est moi ! C'est moi sur les photos ! ».



"La Traversée"
Photo Gilbert Pons

Il fut à la fois triste et joyeux. J'avais l'impression que son visage devenait de plus en plus flou, ne sachant plus quel masque il devait porter. Ensuite, nous installâmes le matériel afin de projeter la vidéo « La rose » à même le mur de pierre. La correspondance entre la vidéo et la photographie fonctionnait admirablement. J'étais vraiment heureux de ce que nous avions fait.

Huub avait le projet de se rendre à Lyon entre le 23 et le 26 avril avec Vincent. Il nous raconta qu'il souhaitait aider le lyonnais. Celui-ci avait travaillé en tant qu'infirmier, assistant les malades rapatriés de l'étranger, et passant la plupart de son temps dans des avions entre le Brésil et l'Afrique ou autres destinations. Mais, depuis quelques temps, il était au chômage et ne savait plus trop quoi faire de sa grande carcasse. Pour Huub, aider Vincent consistait à lui donner tous les meubles et objets qu'il possédait. « Frédéric, tu vois, j'ai trop de choses ! Autant que cela profite à quelqu'un qui en a besoin ». Huub avait de très beaux meubles, lesquels provenaient, je suppose, de sa famille. Je suggérai qu'il devait quand même conserver ne serait-ce qu'une table ou quelques chaises ! Vincent vint le rejoindre à la Pommerie. A son arrivée, il lui offrit une balance miniature, et, à moi, un beau couteau en acier. Vincent ne resta qu'une soirée, lors de laquelle il découvrit cette autre image de lui-même à travers le triptyque qui le représentait. Ils devaient prendre la route le lendemain. J'avais, quelques jours auparavant, nettoyé la Seat Cordoba bleu métallisé d'Huub. Il y avait tant de poussière à l'intérieur, quant à la carrosserie, elle commençait à être rongée par la terre et autre substance. La voiture avait retrouvé un air de jeunesse et semblait prête pour le voyage.

Durant l'absence de Huub, je filmai la danseuse dans différents lieux. J'avais remarqué un endroit, à quelques kilomètres, une gigantesque butte divisée en deux parties : l'une dégageant une grande fraîcheur, l'autre, sombre, jonchée d'arbres-squelettes. Nous y restâmes un long moment. Je ressentais un grand vide en l'absence de mon ami, comme s'il était parti pour une destination lointaine. Depuis mon arrivée, je le voyais tous les jours. Sa présence me manquait fortement. Que pouvait-il bien faire à Lyon, lui qui ne sortait quasiment jamais de sa maison, si ce n'est une fois par an, pour aller voir sa

mère en Hollande ? Sa relation avec Vincent ne me semblait pas simple, malgré toute la sympathie que j'avais pour ce garçon.

Nathalie était heureuse, rien n'est plus consolant que le bonheur d'autrui. Un lieu magnifique s'offrit à nous, une étendue d'eau, d'un bleu glacial, bordée d'arbres pétrifiés. Elle se dénuda et recouvrit son corps d'un voile violet. S'immisçant entre les branches, arquant son corps, pour épouser l'une d'elles jusqu'à la rupture. Ce paysage avait quelque chose d'insolite et nous portait à croire que nous avions survécu à un séisme. Nous reprîmes la route, je pourrais dire, ma voiture reprît la route, car j'avais l'impression qu'elle était autonome. Nous survolions le paysage. Nous sommes le jeudi 26 avril. Mes parents avaient prévu une petite étape de deux jours dans cette région avant de rejoindre leur Bretagne chérie. Nous étions convenu de nous retrouver à Meymac, dans un hôtel-restaurant, « Chez Françoise » — escale idéale pour les gourmets. Aimant découvrir de nouvelles contrées, j'étais ravi de me rendre dans cette ville, empruntant une route sinueuse bordée de hêtres splendides. J'arrivai dans un petit bourg, aux maisons de granit solidement construites, mais austères. L'auberge dans laquelle résidaient mes parents était chaleureuse. Des salles joliment décorées, un parfum de bonne cuisine à l'ancienne. Françoise, la maîtresse de maison, avait l'art de recevoir, l'hôte était son invité. Après un délicieux déjeuner, arrosé d'un vin capiteux, je les emmenai au Centre d'Art Contemporain, où m'attendait Stéphanie, responsable de la communication en ce lieu, ainsi qu'à la Pommerie. Elle devait me remettre un vidéo-projecteur pour ma proche exposition.

Je quittai mes parents vers trois heures de l'après-midi. Sur la route, j'avais encore la sensation de voler. Ma voiture ne roulait pas, elle lévissait. Je pense à cette réflexion de Yi Munyol : « Quand on parvient à l'état profond, le corps se débarrasse de la forme dans laquelle il est pris, du temps dans lequel il est enfermé, de l'espace auquel il est attaché... ». La partie de la route que je préférais se situait entre Sornac et St Setiers – environ trois kilomètres de belles boucles que j'aimais prendre à toute allure. Arrivé au milieu du parcours, j'aperçus une ambulance, garée juste derrière l'immense butte verte où j'avais filmé Nathalie deux jours auparavant. Non loin de l'ambulance, la voiture vert vif de Thomas, un jeune hollandais ayant acheté la maison faisant face à celle de Huub. Je ressentis immédiatement un profond malaise, et me

garai rapidement sur le bas-côté. Thomas me dit qu'Huub était rentré seul de Lyon, et, se sentant mal, avait demandé une ambulance. Je m'approchai et l'aperçus. Allongé, il tenait une bassine et crachait des litres de sang. Son visage était d'une pâleur effrayante. Le médecin de Sornac était sur les lieux. Je lui demandai des précisions quant à l'état de mon ami. Il m'expliqua, pour imager : « Ce sont des sortes de varices situées à différents endroits de l'œsophage qui ont lâché. Cela est dû à un excès d'alcool... ». Je savais qu'Huub ne voulait recevoir aucune assistance, qu'il détestait les hôpitaux, qu'il se savait malade, et que, s'il devait mourir, c'était à lui de décider du lieu et de la date. Il aimait à dire qu'il disposait du temps et non l'inverse. Le médecin me fit comprendre qu'il perdait trop de sang, et qu'il y avait peu d'espoir qu'il s'en sorte. Je fus envahi d'une immense tristesse, jusqu'à penser que je devais disparaître moi-même. Je revins à la Pommerie, sans illusion quant à son sort. Sa voiture était garée de travers. M'approchant de la carrosserie encore chaude, je sentis combien il avait dû souffrir. Je téléphonai plusieurs fois à l'hôpital afin de prendre des nouvelles. On me fit comprendre qu'il fallait encore attendre... Attendre quoi ? Vers onze du soir, on m'annonça sa mort.

Ces derniers temps, Huub était tellement heureux que je ne pouvais envisager qu'il puisse nous quitter. Je le pleurerai pendant des jours.

Le lendemain matin, tout le village était en émoi. Tous aimaient Huub, sans pour autant comprendre la complexité de cet être extraordinaire. Michèle Laveix était particulièrement effondrée, elle qui avait dit, durant notre séance de photos : « C'est Mort à Venise ! ».

Une famille hollandaise, typiquement bourgeoise, débarqua le lendemain matin, dans une énorme BMW bleu nuit. La mère de Huub en sortit, accompagnée de ses enfants – deux filles et l'un de ses fils. Le frère cadet se présenta à moi en me disant au passé : « J'étais son frère ». Il aurait pu me dire : je suis son frère ou ne l'ai jamais été... Je pense, pour ma part, qu'il ne l'a jamais été. Hormis son père, cette famille n'a vu de Huub que ce qu'elle voulait en voir. Je leur ai demandé, par délicatesse, s'ils ne voyaient pas d'inconvénient à ce que l'exposition ait lieu, à savoir que cette exposition était un hommage à leur frère, mais pas à celui qu'ils croyaient connaître, un

hommage à un artiste, qui, tout au long de sa vie, fut en quête de pureté. J'aurais aimé qu'ils puissent comprendre cet extrait du livre *Le poète*, de Yi Munyol : « Le monde est rempli de sens, mais notre cœur, contraint par toutes les faussetés, par toutes les illusions factices, n'arrive plus à voir ni la beauté, ni la bonté, ni la vérité, ni la grandeur. Seul un cœur libre peut les voir, et le fait de voir est égal au fait de créer ».

L'exposition fut présentée en continu du samedi 28 au lundi 30 avril. Huub fut enterré le lundi dans le petit cimetière de St Setiers, à l'endroit même il avait cueilli deux roses.



Photo Frédéric Pollet
La Pommerie, avril 2007